

# cerises

ROUGE, AIGRE-DOUX - N° 312 - VENDREDI 27 JANVIER 2017

## PÂQUERETTE EFFEUILLÉE

Feuille de paie et feuille d'impôt  
sont sur un bateau.  
Qui tombe à l'eau ?

## AGENDA MILITANT

→ 28 janvier

Dunkerque [Éxilées, parcours de femmes](#)  
Paris [Une bourse du travail intellectuel](#)

→ 28 janv.-4 mars

Paris [Séminaire Marx au XXI<sup>e</sup> siècle,  
l'esprit et la lettre](#)

→ 31 janvier

Paris [Présumées coupables](#)

→ 1<sup>er</sup> février

Angers [Quel projet émancipateur  
pour le travail ?](#)

→ 2 février

Angers [Droit international à la lumière  
de la question palestinienne](#)  
Montpellier [Université sans frontière](#)

→ 3 février

Montpellier [Réfugié-e-s City Plaza](#)

→ 3-4 février

Le-Mas-d'Azil [Médias et pouvoir, pouvoir et  
médias dans le cinéma américain](#)

## À LIRE SUR communistesunitaires.net

→ **Emancipation**

[Les partis politiques sont-ils utiles  
pour les émancipations ?](#) Roger Martelli

→ **Mondialité**

[Les puissantes forces du changement](#)

## Le pluralisme, condition d'une dynamique plus large

D'accord, il y a la pantalonnade des résultats du premier tour de la primaire du PS. Faut-il en rire, faut-il en pleurer, ou alors être en colère devant l'amateurisme solférinien ? En même temps, une pantalonnade avant une déculottée électorale, n'est-ce pas un ordre logique ?

Mais la polémique ne doit pas masquer la leçon politique : la ligne de Valls, c'est-à-dire son orientation nationale-libérale, est dans les choux, et c'est heureux ; il semble aujourd'hui aussi disqualifié qu'agressif. Des centaines de milliers de citoyens cherchent à rompre avec les renoncements de François Hollande et de ses collaborateurs, Valls et Macron : cela élargit les potentialités d'un rassemblement large pour une alternative politique.

Cependant, on n'est pas obligé de (se) raconter des histoires, en faisant comme si Benoît Hamon n'était pas du tout comptable du bilan de la majorité sortante, dont il a voté la plupart des lois fautives, et parfois scélérates. Ces hommes politiques qui prétendent subitement incarner des projets radicalement différents, sans avoir produit les ruptures nécessaires en temps et en heure, et sans d'ailleurs en envisager clairement dans l'avenir<sup>1</sup>, on peut peut-être les laisser cheminer un peu, plutôt que de courir... voter pour eux ! Autrement dit : nous ne voulons pas servir d'alibi ni de caution aux prochains combats internes au Parti socialiste (pour en récupérer les lambeaux). Le sort du PS ne nous indiffère pas, dans la mesure où nous visons une recomposition politique grand angle, mais nous ne miserons pas un sou sur les batailles post-électorales de chiffonniers.

Constater que la candidature de Jean-Luc Mélenchon exprime avec force les idées de révolution démocratique et de transition écologique, un projet anti-libéral et une visée égalitaire, ce n'est faire preuve d'aucune béatitude. Mais dans le sombre désordre de la décomposition de la gauche, un peu de clarté et d'intelligence pédagogique ne nuit pas ! Reste à souhaiter qu'une fois passées les affres de la primaire, il sera bientôt possible que la dynamique autour de la candidature de Mélenchon devienne visiblement pluraliste - ce qu'elle n'est pas au plan national -, qu'elle dépasse les clivages contreproductifs qui nuisent au rassemblement pour les élections législatives - ce qui n'est pas le cas - et qu'elle contribue aussi, en plus d'une possible présence au second tour, à des mobilisations puissantes de la société.

● Gilles Alfonsi



1. Lors du débat d'entre deux tours, Benoît Hamon a confirmé qu'il soutiendra Valls si celui-ci l'emporte ce dimanche.

## La poésie : une éthique, un projet politique

**En quoi la poésie est-elle instrument de résistance à l'immobilisation, à l'identitaire normé et enfermant, en quoi est-elle expansion du sens permettant d'autres représentations du monde ? C'est ce que développe Jean-Pierre Siméon.**



Le Passeur éditeur, collection Hautes Rives, janvier 2016, 96 p., 13 €.

**O**n a une idée très fautive et largement partagée de ce qu'est la poésie. Cette idée est fondée sur l'expérience qu'on en a et qui, en général, repose sur la rencontre de très peu de poèmes en comparaison de l'immensité du patrimoine poétique universel, des milliards de textes. Il y a des poèmes depuis toujours, dans toutes les civilisations, il n'y a pas une communauté humaine qui n'ait sa poésie - L'idée qu'on s'en fait est donc forcément très restrictive et superficielle. Elle relève en plus d'*a priori*, de préjugés.

Il y a deux opinions courantes. La première, c'est que la poésie est cette chose charmante, chantonnante, d'une belle musicalité, qu'on admire de loin, parfois un peu mièvre en regard du monde concret dans lequel on est immergé. Et l'autre représentation, complètement à l'opposé, c'est celle d'un objet bizarre auquel n'auraient accès que quelques initiés ayant le don de comprendre ces choses qui sortent de l'ordinaire, de la compréhension humaine. Il faudrait avoir

une sorte de talent divinatoire pour lire comme il le faut Maurice Sève, Maïakovski, Aragon ou Yves Bonnefoy, par exemple.

Ces représentations font qu'on ne va pas à la poésie, qu'elle est hors du social depuis quelques décennies en France - ce n'est pas le cas dans toutes les cultures.

**La prise de parole que l'on appelle poème est un type de rapport à l'existence, à la communauté humaine, au destin collectif.**

### Une manière d'habiter le monde

Je ne vais pas m'étendre davantage sur ces définitions historiques, socio-culturelles, mais bâtir sur cette formule de Georges Perros, un très bon poète de la fin du XX<sup>e</sup> siècle : « *Le plus beau poème du monde ne sera jamais qu'un pâle reflet de ce qu'est la poésie : une manière*

*d'être, d'habiter, de s'habiter* ». C'est capital. Ce que manifestent Rimbaud, Ritsos, Whitman..., c'est ce qui apparaît dans la prise de parole que l'on appelle poème : une position claire, ferme, et complexe en même temps devant le monde, devant le réel et au cœur du réel. C'est un type de rapport à l'existence, à la communauté humaine, au destin collectif.

Présenter la poésie non comme un supplément d'âme, mais comme une manière d'être, d'habiter le monde, comme un positionnement du point de vue humain, c'est la définir d'emblée comme une éthique. C'est là l'enjeu essentiel : définir une manière d'habiter le monde, c'est un projet politique. Hölderlin, le grand poète allemand, l'avait dit déjà dans une phrase qui porte sur l'orientation que nous donnons à la vie : « *Nous cheminons vers le sens si nous habitons en poète sur la terre.* » Or, aujourd'hui, nous faisons l'exact contraire et c'est pour cela que nous allons dans le mur, que nous allons vers une sorte de grand suicide politique. ●●●



Recueil de poèmes de J.-P. Siméon dont "Éloge de l'inconnu".

### ●●● Contre l'avoir et le paraître

Alors que signifie vivre en poète ? C'est l'exact contraire des normes de comportement qu'on nous impose actuellement. Là où la poésie est subversive, c'est qu'elle propose dans la relation à soi, dans la relation au monde, au réel le contraire de ce qui se passe aujourd'hui : la marchandisation du monde occidental qui se développe partout avec la mondialisation, le déni de l'humain, en raison du primat sur l'humain de superstructures économiques, de l'idéologie tout à fait organisée et pensée. Ce qui fait que petit à petit, sans que nous nous en rendions compte, nous sommes vidés de notre humanité.

L'art poétique, c'est l'exact contraire puisque depuis toujours les poètes ne cherchent qu'à fonder dans leur parole un surcroît d'humanité. Nous connaissons la fameuse phrase de Jaurès : « *On ne naît pas humain, on le devient* ». Vivre en poète sur la terre, c'est simplement se



Jean-Pierre Siméon, agrégé de Lettres modernes, a été formateur d'enseignants. Auteur de nombreux recueils de poèmes, de romans, de livres pour la jeunesse et de pièces de théâtre, il est actuellement directeur artistique du Printemps des poètes. Ci-dessus, lors de la Rencontre de l'Atelier de Montluçon en décembre 2016.

donner pour tâche première, presque exclusive – c'est là l'engagement absolu du poète - de devenir plus humain et de comprendre les conditions de cet enjeu : comment on devient plus humain.

## Présenter la poésie comme une manière d'être, d'habiter le monde, c'est la définir d'emblée comme une éthique. Définir une manière d'habiter le monde, c'est un projet politique.

Ce qui domine aujourd'hui, c'est l'obsession de l'avoir, la prédominance de la finance, la volonté de pouvoir qui engendre la compétition et la compétitivité, les héros, être plus que les autres, c'est-à-dire la négation de l'autre. Toutes les images, les figures, les idoles qu'on présente à nos yeux et nos oreilles comme enviables, à travers les discours sur la société, nous enjoignent d'être des êtres de pouvoir, d'être toujours un peu plus que l'autre, un peu plus fort, un peu plus savant, plus expert que l'autre.

### La profondeur irréductible de chaque être

C'est ce que récuse fondamentalement tout poème, puisque toute poésie dit d'emblée la relativité de tout savoir, tout poème est l'aveu d'un savoir limité, rien n'est définitivement clos dans un savoir. Dans nos sociétés, il y a l'avoir, le pouvoir et le paraître. La valeur de l'être est définie par le paraître, par ce que l'on sait de l'image. Et l'on juge tout un chacun, toute

chose, tout événement sur l'image, sur l'apparence première. Or, depuis le premier temps du premier poème, l'effort du poète, c'est de dépasser la vue première. Donc, dans une société gouvernée par la vue de surface, par l'apparence, où nous lisons le monde au faciès, où nous lisons l'autre au faciès, c'est-à-dire dans une saisie partielle, réductrice, scandaleusement mensongère du réel, dans ce monde la poésie incarne le contraire. Car tout poème cherche ce que le réel ne sert pas d'abord, n'offre pas de lui-même. Tout poème cherche à creuser, à faire apparaître la profondeur irréductible, insolvable, illimitée de chaque être, de chaque chose, de chaque geste, chaque événement, chaque pensée, de chaque sentiment, de chaque phénomène, comme disent les philosophes. La poésie donne expansion à la chose minime, banale, triviale, la poésie revendique le droit d'y voir, d'y rencontrer, d'y explorer une infinie réalité, au-delà de l'apparence immédiate, au-delà de la définition, de la catégorisation.

### Dépasser la peur de l'autre Êtreindre le monde

Le grand mal de notre temps, c'est l'obsession de la sécurité, de l'assurance, on est dans une grande peur, la peur d'être débordé dans ses frontières. Et tout est fait pour nous infliger cette peur, pour nous la transfuser. Nous avons une peur ontologique, native, première, celle de la solitude, de la perte, de l'abandon, de la catastrophe. Le bébé en fait l'expérience, au premier jour quand il est laissé seul, hors des bras du père ou de la mère, dans un lit, dans une pièce. Nous naissons avec l'appétit, comme l'enfant, de tout voir, les yeux grands ouverts, la volonté terriblement passionnée d'êtreindre le monde, et en même temps avec ●●●

●●● cette peur première de la perte, de la solitude. Et il est très commode de l'exploiter, de fonder sur elle des rapports collectifs : celui qui a peur est facilement asservi, par la peur elle-même, mais asservi aussi aux discours qui prétendaient le protéger du monde. Ce sont tous les discours sécuritaires. Et nous avons tous en nous une demande sécuritaire, la volonté d'être protégés du compliqué, du trouble, de l'inconnu. Nous avons très profondément cette peur en nous, en même temps que nous avons le désir du dépassement, le désir de l'autre, de la nuit, de ce qui trouble.

Les grands processus d'asservissement se jouent à partir de cette réflexion sur la peur individuelle et comment l'exploiter. Dans les sociétés modernes, aujourd'hui, mais aussi dans les décennies ou les siècles précédents. Cette peur première est organisée dans toute société parce qu'elle permet un pouvoir, la main mise sur les consciences, et elle a pour conséquence qu'on se protège symboliquement par ce que j'ai appelé les définitions, les catégorisations, tout ce qui immobilise, et par le souci de l'identité stable, de l'identification. On est aujourd'hui dans une névrose extrême de l'identitaire. Tout doit être associé à une définition, or "définition" veut dire exactement "limitation" (le mot vient du latin *finis* qui veut dire frontière). Si on vous définit, on vous ferme, on vous finit, on met un contour autour de vous. Or, aujourd'hui, tout est fait pour que nous nous contentions de nos contours, nous et tout objet, toute chose. On peut très facilement définir une chose sur la première vue, sur la première rencontre.

### **La conscience n'explore que dans le temps et l'attention**

De plus, nous vivons à une époque où le temps a disparu, nous sommes gouvernés par l'accélération majeure du temps – avec l'Internet, le TGV, par exemple. Or, pour aller au-delà de la surface et de la définition rapide de chaque chose et de chaque être, de la définition immédiate, consensuelle, conventionnelle, conforme - le théorème des trois "con" -, il faut obligatoirement du temps. Mais le monde de

**Tout poème cherche à creuser, à faire apparaître la profondeur irréductible, insolvable, illimitée de chaque être, de chaque chose, chaque évènement, chaque pensée, de chaque sentiment, de chaque phénomène.**

la marchandisation, le monde capitaliste, fondé sur le principe d'économie, a depuis le XIX<sup>e</sup> siècle théorisé cette abolition du temps, ce vol du temps. Le temps est la condition indispensable à "la traversée au-delà de l'apparence", c'est-à-dire l'ouverture scrutative de la conscience. Car il n'y a de conscience qui explore, qui interroge, qui ne se contente pas de la première réponse donnée par le faciès et qui développe sa question que dans le temps, que dans ce qu'on appelle très profondément l'attention. Or cette qua-

lité humaine première, qui fonde l'humain et dont tout le monde a le partage, est aujourd'hui la plus ravagée : l'attention.

Cette attention radicale qui engage tout l'être, qui est sans concession, c'est celle de Van Gogh devant le paysage, de Giacometti devant sa matière, de toute personne qui prend le temps de l'arrêt et de l'immobilisation de soi, qui rompt la course éternelle du geste quotidien, de ce continuum, pour y créer une brèche. Et cette brèche, c'est un appel à aller à la profondeur, qui suppose un effort, pour que se mobilise à l'extrême la conscience.

### **Un combat majeur : le langage**

Tout ce que l'on peut décrire des instruments d'oppression individuelle et collective se joue essentiellement dans le langage. Il y a là un combat politique majeur. Or les premiers à avoir eu la conscience de l'oppression possible dans le langage, ce sont les poètes. La première raison de la poésie, c'est de se rebeller devant l'extrême danger du langage à enfermer, à asservir, à subordonner, à se faire l'instrument de la réduction du monde, du connu, du vécu à sa surface émergée, ce qui donne un totalitarisme monde.

Et la poésie permet de comprendre cela. Georges Bataille disait : « *Nous n'aurions plus rien d'humain, si le langage en nous devenait tout à fait servile* ». Odysseus Elytis, magnifique poète grec, prix Nobel de littérature, postérieur à Yannis Ritsos, le formule autrement : « *Là où la montagne dépasse du mot qui la désigne se trouve un poète.* » Là ●●●

●●● où le monde dépasse les mots qui le désignent se trouve la poésie. La poésie sert à nommer, à révéler, à faire agir, à rendre présent à la conscience, à faire apparaître le monde dans tout ce que le langage ordinaire, normé autorise.

Le langage, à sa naissance, porte, comme tout ce qui est humain, deux choses en même temps, son affirmation et son contraire. Imaginons l'homme qui fonde le langage, cet acte génial fondateur de l'Humanité. Pour simplifier, il y a au départ articulation de quelques sons arbitraires, qui vont être isolés et attachés à l'objet, à une chose : un murmure, un borborygme qui va être reconnu, identifié à la pierre, au rocher, au bâton. Pourquoi cela fonde l'humain ? Parce qu'est inventé plus que le mot : la symbolisation. Ce que je dis n'est pas l'objet, mais le représente. C'est de cela que se déduit ce qui nous fait tous, la mémoire. Ce n'est que parce que je peux nommer l'absent que la mémoire apparaît. Et ce n'est que parce que je peux dire l'absent, que je peux dire le passé, le futur. Avant cela, on est "le nez dans la terre", dans une relation animale, rude, sans distance, sans recul, donc sans espoir d'analyse et de compréhension au-delà de la vue et de la sensation premières. En inventant la symbolisation, l'homme invente la mémoire, l'humain, l'histoire, le passé et l'avenir. Et en inventant l'avenir, il invente le projet, une pensée qui se déplace vers l'avant. Mais avec ce langage, il invente aussi la possibilité de la préservation de l'espèce, parce que cela lui permet l'échange individuel et collectif, de s'entendre, de parler ensemble, et donc une entente commune sur le réel.

### **Le langage premier nécessaire... et réducteur**

Mais pour que ce langage soit efficace, il est une condition absolue, nécessaire... et catastrophique. C'est qu'il soit univoque, qu'il n'y ait pas de malentendu. Le principe de ce langage premier, fondateur du collectif, est d'être réducteur : je parle, je suis compris. Cela permet aujourd'hui encore à chacun d'entre nous d'agir, de prendre le train, de dire "ferme la fenêtre, la porte", etc., c'est-à-dire l'exacte nécessité quotidienne qu'on appelle le pragmatisme, l'organisation de notre champ de vie ordinaire.

### **le langage ordinaire n'a comme destination et possibilité que de dire le « sens minimum intergénérationnel garanti ».**

Or le principe de cette langue commune, réduite à des sens limités, est aussi délétère, mortifère. Parce que le mot qui est un concept, une représentation abstraite d'une chose concrète, du vécu tangible, ce mot perd la profondeur de l'expérience, l'épaisseur de la vie, la saveur, le parfum, le touché, la mémoire, l'affect, tout ce qu'il a traversé, tout ce qu'il porte en lui d'histoire humaine. Si je dis le mot "arbre", nous nous comprenons, mais le mot arbre perd tout ce que nous avons vécu, chacun, des arbres ; car chacun d'entre nous est riche de milliers d'arbres, ceux que nous avons vus, des

cabanes construites, de la branche sur laquelle nous nous sommes appuyés, l'arbre taillé, le tronc sur lequel on pose son épaule. Cette infinie expérience de l'arbre est l'épaisseur du réel, sa profondeur, elle déborde du mot arbre.

Car à chaque instant, l'homme fait de toute chose une infinie réalité, une réalité indéfinie, illimitée. Autant on a besoin des mots, autant les mots perdent l'infinie profondeur de la réalité : ce que nous vivons, ce que nous pensons, ce que nous ont légué nos parents, nos grands-parents, ce que l'enfant nous a révélé, ce sont les sens agis par l'homme, ceux de notre vie, de notre liberté de faire de chaque chose le contraire de ce qu'elle est ou l'indéfini, l'imprévu de ce qu'elle est. Et ça, c'est la poésie. C'est la poésie qui dit la part de l'arbre manquante, la réalité manquante, la part manquante de la langue. C'est pour cela que depuis toujours, depuis l'aube des temps, s'est levé un poète. Le langage a été constitué, organisé et il a organisé le réel comme on le vit aujourd'hui encore dans la nécessité immédiate, univoque – qui est aussi nécessaire. Mais cela "vole le réel". Ce sentiment profond d'être frustré de la vérité du réel, nous l'éprouvons tous les jours, nous le verbalisons, dès l'enfance. Ainsi, sollicités pour formuler notre état d'âme, notre pensée, nous sommes souvent dans l'impossibilité de le faire, "nous n'avons pas les mots pour le dire". Parce que le langage ordinaire n'a comme destination et possibilité que de dire "le sens minimum intergénérationnel garanti".

Bien sûr le langage premier univoque doit être transmis parce qu'il ●●●



Préfacé par J.-P. Siméon.

●●● permet l'intégration sociale, mais il faudrait que dès le berceau, dès l'enfance, l'antidote soit aussi donné, le langage impossible qui, au lieu d'être monosémique - un mot un sens-, est un langage inverse, qui tient parole, qui parle, qui ne se contente pas de l'énoncé, qui porte en lui la chair et le sang de l'humain : c'est la différence entre l'énoncé et la parole.

### **La poésie, déflagration du langage, nous sauve de la norme**

Un langage investi de toute une expérience de vie, et pas seulement de la sienne, subjectivement, de celle de toutes les rencontres, et y compris d'expériences contradictoires à la sienne, c'est un langage neuf. C'est celui que le poète invente par des actes iconoclastes, asociaux, libertaires : il va consciemment, volontairement toucher aux normes du langage, dans toutes ses composantes D'abord le poète rompt le rythme qui fonde le langage premier, il rompt le code du signal, cette carte des correspondances mot-sens, qui est un asservissement, une subordination du mot au sens prévu, organisé, légitimé. Mais qui légitime le sens d'un mot ? Si l'on peut à la rigueur pour un objet, une chose établir une correspondance, qui, pour une réalité de l'ordre de l'humain,

par exemple ce qui relève du sentiment, de la pensée, qui décide du sens ? Il faut penser la constitution idéologique du lexique. Le poète touche au lexique, à la syntaxe, à la composante sonore : c'est une déflagration du langage. Le poète choisit une anomalie consciente. Pourquoi ? Parce que cela nous sauve de la norme, parce que toute normalisation est oppressive, réduit le réel à la catégorie, à la déduction, à l'union, à la définition, à l'identité.

Le poète, en créant une langue qui n'est plus monosémique mais devient polysémique, invente un objet bizarre, un langage qui n'a pas de compréhension immédiate. Ce qui nous embête bien aujourd'hui, gouvernés par Wall Street et autres, parce que cela veut dire du temps, une latence entre la chose prononcée et la chose comprise. Le langage ordinaire, celui du discours politique, du Journal de 20h,

est compris très vite, immédiatement, et on doit comprendre très vite sinon on est "dévalorisé" dans ses capacités intellectuelles. Le poème, lui, réclame de ne pas être compris, de ne jamais être complètement compris. Le propre de la poésie, c'est de dire aussi ce qui n'est pas limité dans la compréhension, dans la saisie qu'on en a. C'est justement là que la parole est l'exacte vérité, parce que rien de ce qui fonde notre existence n'est définissable, rien n'est définitivement compris. Parce que si c'était le cas, nous n'aurions plus d'avenir. Et c'est bien ce que l'on veut nous faire croire aujourd'hui, c'est ce que le langage dominant veut nous faire croire, nous enjoint de croire. Le langage dominant est un implant permanent, qui diffuse à tout instant, tous les jours, par tous les moyens,

comme jamais dans l'histoire de l'Humanité, ce qu'il faut comprendre du réel, ce qui est nécessaire d'en comprendre, codifié, légitimé : nous n'avons à comprendre que cela.

**Ce qui fonde l'humain, c'est la capacité à subvertir le langage, à le libérer. Libérant le langage, il libère les représentations du monde. Et s'il y a une autre représentation du monde, alors d'autres mondes sont possibles.**

### **Une parole libre libère les représentations du monde**

Depuis toujours, dans toutes les communautés humaines, il y a des gens qui ont inventé un langage impossible, atypique,

qui échappe à toutes les injonctions pour dire le réel, parce qu'il a cette ●●●

●●● volonté d'équivoque du sens, il conditionne une parole libre devant le réel. En poésie, on peut tout dire, je peux dire la neige est rouge et chaude, alors qu'on apprend tous qu'elle blanche et froide. Mais la réalité de la neige, c'est qu'elle est de toutes les couleurs du monde, c'est la réalité de la vie.

Le poète est le garant tout au long de l'histoire humaine d'une liberté insubmersible, irréductible dans la langue... peu importe le législateur de la langue, les grammairiens qui existent depuis longtemps. Je me permets de faire ce que je veux avec les mots, avec les rythmes. Et cette libération de la langue a des conséquences cruciales. Car sans les poètes, la pente fatale de la normalisation, la règle des trois cons - conventionnel, consensuel, conforme - aurait dominé sans conteste. Je rappelle la phrase de Georges Bataille énoncée au début : « *Nous n'aurions plus rien d'humain si le langage en nous devenait tout à fait servile* ». Or, aujourd'hui, le langage est servile et, asservi à un langage servile, nous perdons *ipso facto* notre humanité... car ce qui fonde l'humain, c'est la capacité à subvertir le langage, à le libérer, parce que libérant le langage, il libère les représentations du monde.

Il a toujours existé à côté du langage normatif, imposé, plusieurs langages, de métiers, d'argot des rues, des langages de rébellion intuitive, implicite, populaire : le principe de la poésie est dans le peuple. C'est ce qu'affirme le livre magnifique d'Eluard, *Poésie involontaire et poésie intentionnelle*, écrit

pendant la guerre, ce qui fait sens. Dans toutes les grandes dictatures, dès l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, quand il y a un régime oppressif, ce sont les poètes qu'on met d'abord en prison ou qu'on assassine : Pinochet au Chili avec Neruda et Victor Jara, Franco avec Lorca, ces hommes qui dégagent pour nous une autre compréhension du monde. Et s'il y a une autre représentation du monde, alors d'autres mondes sont possibles.

**Nous avons besoin de l'art, le moins récupérable, le plus radical et qui touche à l'instrument d'asservissement le plus violent et le plus partagé de la langue.**

Dire que « *la poésie sauvera le monde* » veut dire vivre dans une alerte permanente, dans une attention qui ne cesse jamais, être comme ces grands créateurs qui ont la volonté absolue de saisie de la vie, de toutes ses composantes, c'est-à-dire sans repos, sans relâchement, sans jamais trahir la vérité contradictoire, d'une complexité illimitée de la vie. Être artiste jusqu'au bout des ongles. Ceci vaut pour le danseur, l'homme ou la femme de théâtre, le plasticien, etc., une sorte d'engagement très profond qui ne tiendra jamais le réel pour clos. Donc nous avons besoin non pas d'une

petite clause de conscience, nous avons besoin de l'art, le moins récupérable, le plus radical et qui touche à l'instrument d'asservissement le plus violent et le plus partagé de la langue, au coeur de notre pensée. Si on ne pense pas le monde avec les caractéristiques culturelles intransigeantes évoquées, celles qui incarnent la poésie du jour, la rébellion devant l'univocité du sens, la volonté illimitée de récuser l'identité en tout, l'identité fermée, si nous ne prenons pas cela comme point d'appui pour penser une société viable, toutes les autres fatalités économiques, idéologiques, sociales, religieuses, vont nous ramener à des enfermements.

Le seul point d'appui universel, c'est la poésie – c'est pour cela que cela nous intéresse parce qu'elle nous rend co-humain – point d'appui irréductible de la liberté humaine. Et c'est en même temps une exigence. Le grand schéma dominant, c'est l'immobilisation de tout, des comportements dans des modèles, dans des prêts à porter, des prêts à penser réducteurs. Nous sommes dans un monde identitaire qui veut fixer la vie, qui la tue. Or il n'y a de vie que dans le mouvement et il n'y a de pensée et de pensée de la vie que dans le mouvement.

● Transcription et synthèse :  
**Michèle Kiintz**

La vidéo et l'enregistrement sont disponibles [ici](#).

# 2017 et Octobre 1917

2017 est aussi le 100<sup>e</sup> anniversaire de ce qui a débouché sur une formidable désillusion à l'échelle de la planète : la Révolution d'Octobre. De nouveaux colloques, documentaires se préparent, *Le Monde* se fend déjà d'un numéro spécial...Et nous ? Du passé ne faisons-nous pas trop vite table rase ? Question posée non pas par nostalgie mais pour interroger ce qui a fait si profondément défaut.

Qu'est-ce qui a manqué le plus profondément si ce n'est d'élaborer une pensée propre aux exploités, indépendante de celle du capital ? La révolution a été pensée sans changement de paradigmes suffisamment étendus. Deux traits marquants : "Tout le pouvoir aux soviets" s'est réduit à la prééminence de l'État et au système représentatif au point d'y absorber le rôle du parti, d'où la pente vers le parti unique ; quant au rapport salarial, Lénine a été un adepte du taylorisme. Comment expliquer cette pénétration du passé dans l'espace de la Révolution ? Le souvenir de l'écrasement de la Commune de Paris nourrit alors l'obsession de la réussite. En France c'est le triomphe du parlementarisme, en Russie c'est la course au rattrapage des pays capitalistes en se limitant à la répartition des richesses. Course que l'on retrouve aussi bien au début de l'URSS chez Lénine qu'à sa fin chez Gorbatchev important les méthodes managériales des USA.

Sommes-nous à l'abri d'un tel manque ?

Les primaires ont mis le revenu de base universel sur le devant de la scène. On pourrait penser que quelque chose avance, mais en même temps le Compte Personnel d'Activité (CPA) est en route. Il s'agit de substituer au contrat de travail un contrat de type commercial où l'on se loue à la tâche en ne bénéficiant des protections sociales que pour la durée dudit contrat. Donc entre deux séquences de travail, il faut bien assurer la survie.

Le cadre actuel du capitalisme ne peut plus durer en l'état. Devant l'exaspération, les forces du capital sont

en train de le faire éclater et préparent autre chose. On veut nous faire prendre pour de la radicalité ce qui est un redéploiement du capital. Dans un appel, Christine Lagarde, Martin Hirsch et Pascal Lamy estiment qu'il est essentiel de rompre avec le capitalisme financier fondé sur une maximisation folle du profit (*Le Monde*, 16 novembre 2016).

Les primaires sont une tentative de répondre à une critique montante de la politique et du système représentatif. Critique qui, en phase avec l'esprit des Nuits Debout, ne se contente plus de dénoncer les promesses non tenues mais met en cause la délégation de confiance inhérente à ce système.

Que les organisations les plus concernées aient réduit pour l'essentiel l'analyse de la faillite soviétique au grand soir et au dramatique état des libertés nous empêche de chercher à produire nos propres concepts. Les forces alternatives, en pensant être réalistes, apparaissent porteuses de mesures ne mettant pas en cause l'existence du capitalisme et des méthodes vieillies. Elles laissent alors, le terrain au populisme et à l'extrême-droite, qui eux, revêtent les habits du "hors normes". Trump en est une illustration.

Produire nos propres concepts ne consiste pas en un travail d'experts mais à aborder actions et actualité à partir d'un angle de vue qui dépasse déjà le capitalisme. Le dépassement du rapport salarial, de la dissociation travail/hors travail, une conception non délégataire de la démocratie, la maîtrise des clés de l'économie, un autre rapport entre social et politique sont autant de visées pour affronter les enjeux immédiats.

● Pierre Zarka



# Gattaz : tout est bon dans le Macron

*Tout est bon dans le Macron* est né d'une amitié. Celle qui unit depuis trois ans le Francilien Pierre Gattaz, patron de restaurants à Paris et le Picard Emmanuel Macron, roi du cochon, devenu chef étoilé.

Yves de Kerdel, directeur de Valeurs actuelles, préface l'ouvrage. « *C'est bien de savoir que derrière un jambon, il y a un homme. Macron incarne le renouveau des idées dont la cuisine française a besoin* », écrit l'ami commun des deux hommes et ancienne plume du Figaro. Sur Twitter, il épaula le jeune chef, qu'il estime « *injustement attaqué* ».

Dans les deux interviews qui ouvrent le livre, le patron et Emmanuel Macron évoquent d'abord leur première expérience dans le mouton. « *Un animal qui aime être tondu* », écrivent-ils en chœur. Puis ils nous livrent leurs regards croisés sur le cochon, la sélection des pièces, les façons de charcuter. « *Le cochon, c'est comme le mammoth ou le Code du travail, il faut le dégraisser. Pour ça, la macreuse de porc est le meilleur morceau* », estime Pierre Gattaz. « *Le carré de 800 g ? Has been* », renchérit Emmanuel Macron. Et celui qui a fait ses premières armes comme sommelier à la banque Rothschild de préciser : « *La macreuse est à servir avec du rosé et du blanc. Jamais de rouge.* »

Les deux hommes insistent sur l'indispensable amour du travail bien fait, à l'abattoir comme en cuisine. Ils respectent le label El Khomri, fer de lance de l'entreprise. Dans l'ouvrage, l'art de la découpe du porc est mis en valeur, à l'aide d'une carte anatomique du cochon, de la queue au groin.

Le livre retrace les parcours de Pierre Gattaz et d'Emmanuel Macron, leur philosophie de la vie. Portant le même regard sur notre pays, ces adeptes de la dérogation à la durée légale du travail comme de l'autonomie généralisée des établissements scolaires et des hôpitaux... en profitent pour nous livrer leurs aphorismes. (cf. notre sélection.)

« *Nous avons voulu un livre accessible aux salariées illettrées de l'entreprise Gad* », a tenu à nous dire Emmanuel Macron. Le jeune chef tient en effet à respecter les Bretonnes et les Bretons.



**Pierre Gattaz et Emmanuel Macron**

***Tout est bon dans le Macron***

Traditions et vieilles recettes

Parution : janv. 2017

En vente en grandes surfaces et le dimanche

**Pierre Gattaz  
Emmanuel Macron  
Aphorismes croisés**

*La vie d'un entrepreneur, elle est bien souvent plus dure que celle d'un salarié (E.M.)*

*Les entrepreneurs sont les vrais héros du pays (P.G.)*

*Le FN, c'est le programme de la gauche de 1981 (P.G.)*

*Le FN, c'est Syriza à la française (E.M.)*

*Le libéralisme est une valeur de la gauche (E.M.)*

*Manuel Valls a fait un discours de lucidité, de pragmatisme, de courage (P.G.)*

*Je n'aime pas ce terme de modèle social (E.M.)*

*Ça n'existe pas d'interdire le licenciement (E.M.)*

*Cessons de toujours raisonner en termes de donnant-donnant (P.G.)*

*Si j'étais chômeur, je n'attendrais pas tout de l'autre (E.M.)*

*L'ambition que nous vous proposons, c'est de créer un million d'emplois en cinq ans (P.G.)*

*La meilleure façon de se payer un costard, c'est de travailler (E.M.)*

● Philippe Stierlin



## **Pour sortir du vrai/faux débat sur le revenu universel : Défendons la gratuité du service public !**

**Au moment où la question du revenu d'existence revient dans le débat aussi bien à droite de l'échiquier politique qu'au sein des forces de gauche et écologistes, Paul Ariès lance un appel au nom de l'Observatoire International de la Gratuité.**

### **Lettre ouverte à Jean-Luc, Benoît et quelques autres**

Nous appelons les forces de gauche et écologistes et notamment La France Insoumise à sortir du vrai/faux débat sur le revenu d'existence ou universel. Cette question nous divise parce que nous n'allons pas assez loin dans la mise en cause des fondements du système capitaliste et du productivisme.

La France à genoux économiquement mais debout politiquement avait su en 1944 instaurer la Sécurité sociale qui n'était pas une simple roue de secours face aux accidents de la vie mais le fondement d'une autre conception de la société. C'est pourquoi nous ne parlons pas des services publics mais du service public. Alors que la France n'a jamais été aussi riche qu'aujourd'hui nous devons mettre au cœur de nos combats la défense et l'extension de la sphère de la gratuité du service public et de nombreux biens communs, par souci de répondre aux urgences sociales, écologiques, politiques, mais aussi pour commencer à changer la société dans le sens d'une transition vers l'éco-socialisme. Nous ne partons pas de rien pour cela mais d'un "déjà là" conquis de haute lutte, avec la gratuité de l'école publique et ce qui reste de celle des soins ou du logement. Nous partons aussi de tout ce qui s'expérimente aujourd'hui dans des centaines de villes avec la gratuité de l'eau vitale, des transports en commun urbains, des services culturels, de la restauration scolaire, des services funéraires, du bouclier énergétique, etc.

Par gratuité du service public nous entendons une gratuité construite, une gratuité économiquement construite : l'école publique est gratuite mais financée par nos impôts, une gratuité politiquement, socialement, culturellement construite. La gratuité du service public, ce n'est pas le produit ou le service débarrassé du coût mais du prix.

**Défendre et étendre la sphère de la gratuité, c'est se situer sur le terrain de l'émancipation sociale et non pas de l'accompagnement de la misère.**

Défendre et étendre la sphère de la gratuité, c'est apprendre à lier le social et l'écologie car nous devons apprendre à différencier selon les usages : pourquoi payer son eau le même prix pour faire son ménage et remplir sa piscine ? Il n'existe pas de biens ou de services destinés en soi à être gratuits ou marchands. C'est aux gens de décider ce qui doit être gratuit, renchéri et parfois interdit. Défendre et étendre la sphère de la gratuité, ce n'est pas rendre gratuit ce qui existe mais profiter de la gratuité pour repenser les produits et les services, ce qui suppose de démocratiser au maximum le fonctionnement du service public. Ainsi rendre les transports en commun gra-

tuits, c'est nécessairement les modifier pour défendre à la fois l'écologie et le droit au déplacement des plus pauvres. Ainsi rendre la restauration sociale gratuite, c'est se donner les moyens d'avancer vers une alimentation relocalisée, désaisonnalisée, moins gourmande en eau, moins carnée, assurant la biodiversité, faite sur place et servie à table. Défendre et étendre la sphère de la gratuité, c'est donner à chacune et à chacun de quoi vivre de façon inconditionnelle mais avec un revenu largement démonétarisé, déséconomisé, c'est donc commencer à sortir du capitalisme. Défendre et étendre la sphère de la gratuité, c'est se situer sur le terrain de l'émancipation sociale et non pas de l'accompagnement de la misère.

Jean-Luc, Benoît et quelques autres, vous pouvez ne pas diviser la gauche et l'écologie en imaginant ce que pourrait être dès maintenant une économie répondant aux besoins, sans passer par la marchandisation et la monétarisation.

Soyez les défenseurs d'une sécurité sociale généralisée.

Soyez ceux qui défendent et étendent la sphère de la gratuité du service public.

### **● Paul Ariès**

Politologue, rédacteur en chef du mensuel *Les Zindigné(e)s*, Délégué général de [l'Observatoire International de la gratuité](#)

## De Washington à Paris et ailleurs dans le monde



Immense succès des Marches des femmes dans de nombreuses villes (ci-dessus Washington et Paris), le 21 janvier, contre la politique annoncée et déjà amorcée de Donald Trump.

● **De la parole aux actes (1).** Ceux qui pensaient que Donald Trump allait atténuer son discours, et finalement, ne pas tenter de mettre en œuvre les options qu'il a défendues ces derniers mois devraient regarder les premières décisions du nouveau Président américain. Premiers décrets : casse de l'Obamacare (la réforme phare d'Obama concernant l'accès à l'Assurance maladie), relance des projets d'oléoducs précédemment stoppés à la suite des mobilisations écologistes, retrait du traité de libre-échange transpacifique (TPP), gel des embauches de fonctionnaires au niveau fédéral (sauf pour l'armée), décret interdisant le financement de certaines associations qui soutiennent l'avortement...

● **De la parole aux actes (2).** Trump a nommé seulement trois femmes à des postes stratégiques. C'est la première fois depuis le mandat de Ronald Reagan que leur nombre est aussi bas. Au contraire, les milliardaires (et millionnaires) se comptent en nombre dans cette équipe : Wirlbur Ross, surnommé le Roi de la banqueroute (3 milliards de dollars, secrétaire au commerce), la 43<sup>e</sup> fortune mondiale Carl Icahn (16 milliards, conseiller spécial en charge de... la régulation financière), Betsy DeVos (5,4 milliards, secrétaire à l'éducation), l'ex PDG d'ExxonMobil Rex Tillerson (325 millions, secrétaire à la politique étrangère), l'ancien banquier de Goldman Sachs Steven Mnuchin (300 millions, secrétaire d'État au... Trésor), etc. Qui a dit que la lutte des classes n'existe pas ?

● **Résistance.** Si la domination durable de Trump n'est pas jouée d'avance, ce n'est pas d'abord parce qu'il pourrait spontanément renoncer à tels et tels de ces projets. C'est plutôt parce que la résistance de la société américaine pourrait prendre de l'ampleur rapidement, si l'on en croit quelques indices : les mobilisations massives le jour de l'investiture et depuis (dont l'énorme succès de la Marche des femmes), les enquêtes d'opinion (autour de 40 % d'avis favorables). C'est aussi que le principe de réalité - l'Amérique est une puissance en déclin, le monde est multipolaire, les aspirations démocratiques, égalitaires et écologiques sont puissantes, etc. - pourrait bien, à un moment ou à un autre, se rappeler à Monsieur Toupuissant. Le plus tôt serait le mieux !

● **Droit de suite (1).** On est sans trop de nouvelles d'Hillary Clinton. A-t-elle analysé sa défaite ? Questionne-t-elle le contenu de sa candidature, de son projet ? Espère-t-elle se contenter de twitter contre Trump ? Envisage-t-elle de laisser la place, ainsi que ses équipes, à Bernie Sanders et aux générations de jeunes militants qui veulent tourner la page d'un Parti démocrate usé jusqu'à la corde ?

● **Droit de suite (2).** Chacun le sait puisqu'elle ne s'en cache pas : Marine Le Pen admire et soutient Trump. Qu'en sera-t-il quand celui-ci aura mis le feu un peu partout ? Et elle qui s'est offerte, depuis quelques temps, un vernis social, comment va-t-elle justifier les politiques ultralibérales à venir du gouvernement des milliardaires ?

### Cerises

publication de l'Association des communistes unitaires

- Noyau -

Gilles Alfonsi, Gilles Boitte, Michèle Kiintz, Roger Martelli, Philippe Stierlin, Catherine Tricot, Pierre Zarka.

cerises@plateformecitoyenne.net

Abonnement gratuit en ligne : <http://plateformecitoyenne.net/cerises>

[www.cerisesenligne.fr](http://www.cerisesenligne.fr)



MEDIAPART

